

Cosmodernisme ou le nouvel imaginaire

Alina-Silvana Felea
Université « Transilvania » de Brasov

Christian Moraru, *Cosmodernism. American Narrative, Late Globalization, and the new Cultural Imaginary*, Ann Arbor: The University of Michigan Press, 2011.

Title: Cosmodernism or the new imaginary

Keywords: cosmodernism, globalization, cultural imaginary, literature, ecology

Le livre de Christian Moraru, professeur d'anglais à l'Université de North Carolina, Greenboro, aux Etats Unis, est un ouvrage qui s'impose par son amplitude, par l'image approfondie de la littérature américaine actuelle et de ses lignes directrices. Bien sûr, on peut vite soupçonner, par un jugement superficiel et hâtif qu'il s'agit d'une aire culturelle spécifique, celle des Etats Unis, et par conséquent des observations applicables à la même culture. En effet, les œuvres littéraires étudiées par Christian Moraru appartiennent presque de manière exclusive à cet espace; dans ces circonstances, le titre du livre ne traduit pas la bien connue ambition impérialiste sans fondement, sous le spectre de laquelle la culture américaine est assez souvent placée. Les Etats Unis doivent être pris, dit l'auteur lui-même, non pour un modèle, mais comme le représentant des « archives d'expériences » dignes d'être utilisées. Puisqu'on vit dans un monde polycentrique, fait reconnu et accepté, les Etats Unis ne peuvent plus être regardés dans une perspective nombriliste. En bon connaisseur de la culture philosophique et esthétique européenne avec laquelle il est familiarisé, Christian Moraru transforme, à son tour, cette référence primaire dans des « archives d'expériences » et de concepts qui entrent en dialogue

sans frontières avec celle de l'Amérique. Le livre est ainsi stratégiquement placé à la confluence des cultures.

C'est dans le domaine théorique et conceptuel que l'on discerne en premier le terme de « cosmmodernisme » ; d'ailleurs, le livre débute justement par la familiarisation avec la base notionnelle.

En 1989, « année charnière », commençait la carrière du concept pivot de ce livre. C'était l'année où il était évident que l'on voulait quitter « a divided, compartmental, cloistered world » et l'année marquée par de profonds changements politiques, sociaux et idéologiques. La Guerre froide prenait fin et le « rideau de fer communiste » était aboli. Il s'agissait donc d'un moment historique significatif pour la planète entière puisque le concept de « cosmmodernisme », de part sa vocation universaliste, ne peut pas décrire seulement les Etats Unis.

Christian Moraru parle, et il n'est pas la seule voix qui le fait, d'un nouveau imaginaire à l'ambition de « re-mondialiser le monde » ! Le mot d'ordre est donc la relationalité, puisque *relatio* est la *ratio mundi*. On vit dans une société où le réseau et la communication extrapolée sont les conditions *sine qua non* de l'existence en commun. La société n'est plus tout simplement la société, mais la « network society » qui a déterminé le changement parmi d'autres réalités de la sémantique ou de l'herméneutique traditionnelles centrées sur l'exploration verticale des tréfonds. On a remplacé ces réalités par les sémantiques de la relationnalité, dont la dynamique est constituée par un mouvement « transversal » ou oblique autour du monde du sujet toujours à la recherche de son identité mais qui doit devenir conscient, comme le souligne Christian Moraru à maintes reprises, qu'il ne peut pas se connaître et se comprendre sans « l'autre », sans se trouver en relation avec l'autre. Par conséquent, l'identité culturelle contemporaine est relationnelle et en fait, tout ce que nous sommes du point de vue historique, religieux ou linguistique est conditionné, déterminé et marqué irrévocablement par cette dépendance des autres. Cette identité ne s'efface pas au contact avec le monde étranger. Elle n'est pas non plus soumise à un processus d'uniformisation à la suite de cette disponibilité vers les autres. Au contraire, Christian Moraru est d'accord avec Charles Taylor, James Clifford et les autres critiques qui proclament que « to be authentic is to be 'relational' ».

On se pose pourtant légitimement la question de l'originalité de cette nouvelle théorie, puisque l'humanité a réfléchi depuis toujours à ce que le rapport avec l'autre représente ou doit représenter. En ce sens, l'auteur nous invite à suivre quelques moments de l'histoire sinueuse de cette réception, en commençant avec l'intolérance des Grecs anciens envers les barbares et leur balbutiement stupide (que les Grecs essaient à imiter par les sons « *bar bar bar* »). Et on trouve, malheureusement trop souvent au cours des siècles, des situations identiques, avec des paroxysmes racistes ou xénophobes, des contestations, des exclusions, parfois même la déshumanisation de l'autre - par son animalisation. L'autre a trop souvent été pris pour un danger, pour à un virus prêt à infecter, « épidémique par nature », parfois pour un être digne de mépris qui doit être tenu à distance, assimilé (par la communauté plus puissante) ou effacé dans son identité. L'idée de la disjonction, de l'incompatibilité est donc blâmable mais on doit en même temps être attentif à la discrimination positive, à l'idéalisation de ce rapport, puisque « l'identification » avec l'autre n'est pas du tout authentique. En accord avec Levinas, l'un des auteurs qui consonne avec pensée de Moraru, l'humanité de l'autre est révélée justement dans le fait que l'autre est différent et non pas ressemblant, comme une logique d'assimilation le soutiendrait.

On se rend compte que la nouveauté de cet état de fait, le cosmmodernisme, consiste dans les nuances parce que la déférence envers l'autre n'est pas un geste inédit ou inconnu ni parmi les penseurs ni parmi les groupes humains. Il s'agit donc de la réciprocité, de la solidarité, de l'attention pour les autres : « se dédier à un autre, à la compréhension de son mot ou de son monde est récompensé avec le don de l'autoconnaissance » (Moraru, 169). Etant donc intéressé à découvrir les autres, on peut avoir la surprise de se découvrir soi-même. L'une des nuances consistant dans la différence se transforme en signe distinctif ; il s'agit de l'impératif éthique extrêmement important dans la conception de Moraru pour la compréhension de ce nouvel imaginaire, car il est question d'une *écologie* des relations et non pas d'une *égologie*. On a longtemps cru que l'autoconnaissance se produit de manière égologique. En réalité, si l'on aspire à une connaissance authentique, on doit en premier lieu bien comprendre le concept d'*écologie culturelle*

terme apparu vers 1950). Si on se rapporte à l'autre, le problème n'est pas tant la différence que la connaissance de la voie de la communication éthique. Moraru souligne aussi une autre distinction qui est décisive pour l'identité cosmoderne, le fait qu'on peut être d'accord avec l'idée de partager avec l'autre mais pas non des «biens» universels tels que les catégories de l'expérience, l'axiologie, « la nature humaine » ou « la raison »... Tout au contraire, on partage ce qui est particulier, et cet élément particulier peut rapprocher et non pas distancer les gens entre eux.

Christian Moraru identifie cinq « régimes » du cosmmodernisme qui représentent autant des chapitres dans son livre : idiomatique, onomastique, translationnel, lecture et métabolique. Nulle part, affirme l'auteur dans le premier chapitre, ne voit-on mieux la cosmmodernité que dans les actes de langages, dans notre imaginaire linguistique. Une discussion théorique, comme dans chaque chapitre, préfigure les analyses des romans américains qui reflètent cet état cosmoderne. Ici il s'agit du roman de Lee, *Native Speaker* et des romans de Federman *Double or Nothing*, *Aunt Rachel's Fur* et *Return to Manure*.

Les noms eux-mêmes sont déjà des contes, puisqu'ils nous aident à apprendre des choses sur les traditions et les communautés et parce qu'ils construisent des ponts vers les autres, comme le prouvent les romans choisis par Moraru, *The Namesake* de Jhumpa Lahiri et *Aloft* de Chang-rae Lee. Quant aux traductions, elles commencent par une perspective linguistique et prennent fin aux bornes culturelles et ontologiques (voire *Lost in Translation* de Nicole Mones, ou *The Interpreter* de Suki Kim).

Au quatrième chapitre, il est question de la lecture, en faisant référence à quelques théories célèbres (Gadamer, Jauss, la polémique opposant Iser à Fish et autres). On apprend que les études globales ont négligé la question de la littérature, bien que l'acte de lecture continue à représenter un rituel de base de la perception et de l'entendement. Conformément aux opinions des écrivains cosmodernes tels que Mones, Kim, Mukherjee, Lee, pour se connaître mieux, il faut visiter d'autres pays, réels ou imaginaires et revenir, après, chez soi. Nous pouvons dire, à la manière de K. A. Appiah, que nous devons voyager dans les livres et avec les livres parce qu'il s'agit de la lecture-voyage, de

la lecture-aventure et, finalement, de la lecture révélatrice de ces vérités ou significations que tous ont recherchées! Cette géographie mentale exige une nouvelle histoire littéraire, puisqu'une nouvelle « littérature mondiale » est en plein essor.

Le fait d'être né dans une culture européenne, la culture roumaine, et d'avoir à la fois une connaissance approfondie de la culture américaine permet à Christian Moraru de faire des connexions inédites. Par exemple, il met en évidence les vertus de l'existence-réseau, en comparant deux oeuvres qui appartiennent à des cultures très différentes (la culture iranienne et la culture roumaine). L'oeuvre d'Azar Nafisi, *Reading Lolita in Teheran*, dit Moraru, est « un Journal iranien de Păltiniș ». La référence roumaine, *Jurnalul de la Păltiniș*, appartenant au philosophe Constantin Noica, représente une forme similaire de résistance intellectuelle dans un régime contraignant que celle lisible dans le livre de l'écrivaine iranienne.

Le dernier chapitre, sur le métabolique, tourne autour de la question du corps. Le monde contemporain montre un intérêt de plus en plus grand non seulement pour le corps physique et individuel, mais aussi pour le corps culturel, politique, national et, en fin de compte, le « *corpus* » du monde entier. L'idée qu'on est un tout avec des parties qui doivent avoir la conscience de leur voisinage en se respectant et en se connaissant écologiquement domine le contenu du livre. Chez Moraru, le problème de l'intertextualité, de l'interculturalité et de l'interdépendance est marquée par l'idée du changement et de la métamorphose, car le corps est par excellence un lieu morphique et métamorphique.

Dans l'Épilogue du livre Christian Moraru apporte une nuance de plus au concept de cosmodernisme, en le situant par opposition au postmodernisme. Il suit la logique du dialogue avec soi-même, pour la même raison qu'il avait suivi en établissant plusieurs étapes dans sa réflexion. Dès son livre de 2001, *Rewriting*, il s'était posé la question de la capacité du postmodernisme de donner une réponse adéquate à la crise de la mondialisation. Quatre ans plus tard, dans *Memorius Discourse*, il cherchait à élucider d'autres questions liées à la mondialisation. En 2011, Moraru avouait voir plus clairement les choses plus et ses conclusions étaient formulées sous la forme de huit énoncés.

Nous retenons l'idée que ce n'est pas le postmodernisme mais le cosmodernisme qui peut offrir une solution à la crise. Christian Moraru tient à souligner le fait que la cosmodernité ne doit pas être prise pour la fin de la postmodernité. Cependant, un phénomène d'une telle ampleur ne se différencie de son précédent postmoderne que par cette attention tout à fait exceptionnelle accordée au thème de l'autre, exploré d'un point de vue éthique, écologique ; la présence de l'autre « met la base, organise et oriente la représentation cosmoderne ». Il est fort possible qu'un changement fondamental d'attitude envers l'autre, à tous les niveaux de la société va conduire à une solution pacifiste pour toutes les crises, quelle que soit leur nature. Le fait que depuis plus de vingt ans le cosmodernisme constitue le thème central qui structure l'imaginaire américain n'est pas sans importance. C'est un symptôme digne de toute notre attention et, à la fois, un premier pas sur la voie des changements essentiels. Toutefois, de nombreux problèmes s'alignent derrière lui, autant des questions que nous, les lecteurs du livre de Christian Moraru, nous nous posons aussi : les Etats Unis seront-ils un exemple pour les autres, spécialement pour ceux qui se positionnent aujourd'hui en tant que leurs ennemis ? Ces ennemis pourront-ils adopter la même attitude ? En absence d'une communion mondiale, les efforts d'une seule partie pourront avoir le goût amer d'une gloire sans conséquences. Et si, pourtant, on ne peut pas connaître vraiment l'autre, à cause de notre incapacité ou de son opacité, la simple initiative ou le désir de rapprochement et de compréhension de l'autre seront-ils suffisants pour changer fondamentalement notre monde ?

Address:
Alina-Silvana Felea
Université « Transilvania » de Brasov
Bd. Eroilor no. 29
500030 Brasov, Roumanie
E-mail: afelea@yahoo.com